

Puica, Gina

(Université "Ștefan cel Mare" de Suceava)

**Théodore Cazaban et Mircea Eliade – une spiritualité partagée.
Immanence et transcendance. L'Entaille métaphysique**

Les « nouvelles écritures » de la seconde moitié du XX^e siècle, notamment françaises ont été, outre leurs « acquis » formels, le reflet d'une crise que l'humanité, la société modernes subissaient déjà depuis quelque temps. *La chute dans la modernité* déplorée par Heidegger voyait les sens s'exténuer pour donner naissance à du vide. La mouvance du Nouveau Roman Français – dont les représentants étaient tous, à l'exception de Robbe-Grillet et de Pinget, militants ou sympathisants de la gauche –, n'a que trop souvent laissé la place à maints discours sur la mort de tout ce qui avait rapport à l'Esprit. Une dé-spiritualisation générale paraissait avoir gagné le territoire du roman français.

En opposition flagrante avec les nouveaux romanciers français se situe Théodore Cazaban. D'orientation traditionnelle, imbu de lectures heideggériennes, éliadesques, de Guénon, Gabriel Marcel, M. Vâlsan, etc. (à l'instar de la plupart des exilés roumains), l'auteur de *Parages* a devant lui un tout autre horizon que ses congénères, les nouveaux romanciers. L'idée de retour aux origines, de fondation de l'Être par la « poésie » (sens générique, non pas genrologique) anime Théodore Cazaban.

Si tous constataient à leur manière la déperdition des valeurs, l'instauration d'un âge du vide, la façon dont ils accueillaient cette évidence était bien différente entre d'un côté représentants « officiels » du Nouveau Roman et un écrivain marginal et étranger comme Théodore Cazaban.

Il n'est plus nécessaire de rappeler les rengaines des « programmes » des nouveaux romanciers : rejet total de toute idée de transcendance, de sens caché, de poursuite d'un quelconque idéal spirituel. Les avant-gardes du roman non seulement commençaient à se plaire dans cet univers déserté par le spirituel, mais faisaient donc tout pour détruire les dernières traces de celui-là. Les exemples abondent et il n'est plus nécessaire d'y faire référence directe.

Aussi bien le public s'est-il tellement habitué à lire les nouveaux romans et tout ce qui en épouse les formes comme de pures expérimentations littéraires, vidées de tout sens caché, que, mis

devant un livre comme *Parages*, l'unique texte de fiction de Théodore Cazaban, rappelons-le, il peut faire fausse route. Séduit par les audaces formelles du roman, le lecteur insuffisamment préparé et attentif peut passer à côté des profondeurs sublimes du roman, de la quête spirituelle (qui peut prendre le visage d'un amour, mais qui le dépasse largement).

D'abord c'est l'image du narrateur en train de mettre sous les yeux du lecteur sa « poïétique/poétique immanente »ⁱ qui fascine et qui reste longtemps gravée dans l'esprit de celui qui s'en est laissé séduire. Plusieurs (nouveaux) romanciers peuvent s'en vanter, à cette différence près que chez Théodore Cazaban la technique porte le sceau de quelque chose qui, justement, passe outre le langage.

Plus on connaît d'aspects de la pensée, de l'univers spirituel de Théodore Cazaban, plus on s'aperçoit que ses préoccupations étaient d'ordre « métaphysique ».

Si Cazaban a fait appel à des techniques d'écriture proches de celles des nouveaux romanciers c'est que celles-ci convenaient bien à l'œuvre qu'il entendait faire. Son « monologue torrentiel », sans souci des conventions du roman traditionnel était le moyen le plus approprié à la « prose inspirée » qu'il visait.

Et si, entre autres, il annule la consistance des personnages, brouille les canons du récit, cela n'est pas dû non plus à quelque désir d'être à la mode, tout au contraire. De sorte que l'on pourrait affirmer que Théodore Cazaban a fait du nouveau roman par le moyen détourné de la tradition (spirituelle) ou, à l'enverse, comme le veut Cristian Bădiliță, Théodore Cazaban « valorise, en version ultramoderne, un mythe ancien »ⁱⁱ.

Et l'auteur de s'expliquer :

« Ce n'étaient pas les personnages qui m'intéressaient, mais exclusivement le sujet impliqué, intégré dans ce récit, qui avait des finalités d'ordre traditionnel-ésotérique-métaphysique. Au fond, j'aspirais à une maîtrise totale du flux verbal. Le thème est guénonien : [cela s'appelle] *la chute dans le borbier*, la chute du non-initié qui essaie d'aller au temple, à Eleusis, mais n'y arrive pas et tombe dans le borbier. »ⁱⁱⁱ

Voilà des aspects fort éloignés des visées des nouveaux romanciers français...

Et pourtant, l'écrivain «caméléon» Philippe Sollers, nouveau romancier et initiateur du *Nouveau nouveau roman* et (comme Théodore Cazaban) grand connaisseur de Dante, déplorait-il, lui aussi, récemment, à propos de son *Paradis* (1980) :

«Il m'a fallu discerner en quoi [...] *Paradis* pouvait être retourné en ma défaveur comme un texte d'avant-garde, d'expérimentation, le sens passant à la trappe.»^{iv}

Sous le signe de l'inspiration. Au-delà de la méthode

«J'ai voulu écrire une prose inspirée», lance Théodore Cazaban dans son entretien avec Cristian Bădiliță. «J'appelle ainsi [„littérature inspirée”, n. n.] la littérature qui a la chance de se déclencher à partir de ce que j'appelais “la descente en soi-même”, qui ressemble, en quelque sorte, à la descente vers un état contemplatif»^v, ce qui revient, selon Cristian Bădiliță, à pratiquer un exercice spirituel au moyen des paroles écrites. Mais ce qui nous confirme dans l'hypothèse d'une prose inspirée, ce sont toujours les déclarations de Théodore Cazaban lui-même :

«Oui, je revalorise un mythe. *Mais je n'en étais pas tout à fait conscient, cette thématique n'a pas été tout à fait préméditée* (nous soulignons). C'est plus tard que je me suis rendu compte que l'échec du candidat devant l'initiation s'identifie, n'est-ce pas ? avec la perte dans le labyrinthe. A un moment donné, le narrateur se promène affamé, [...] ayant toujours la tendance d'aller dans le sens contraire à la marche des aiguilles d'une montre. D'où cette idée obsédante ? C'est parce que, au fond, il était dans un labyrinthe. Le thème du labyrinthe est très ancien dans la *philosophia perennis*. »^{vi}.

Ou bien :

« Peut-être que l'accident subi par le mari de Blanche est-il un crime à distance, mais il me faudrait ici un grand herméneute pour en décider, *puisque moi seul je ne sais comment me situer* [par rapport à cette question de mon roman]. »^{vii}

Quelle meilleure preuve à l'appui de l'idée d'une prose inspirée que cette « ignorance » de l'auteur ?!

Pour insister encore sur l'idée d'inspiration, citons aussi quelques propos du narrateur dans *Parages* :

«Et je voudrais savoir, aujourd'hui, de ce café, si vraiment je pouvais avoir ce soir-là, dans ces rues, un but ; je veux dire : un but « à mon insu », parce qu'à tel point vide à partir d'un certain moment, ou vidé, j'étais du même coup disponible, c'est-à-dire susceptible dans mon abandon de subir l'attraction d'un aimant... »^{viii}

«[...] quelque rudimentaire [l'exercice spirituel réalisé à travers la littérature, n. n.] a pourtant une certaine valeur. L'écrivain ne vit que pour et de ces moments de bonheur. »^{ix}.

L'espace alloué pour cet article ne nous a presque pas permis de faire des références à l'œuvre de Mircea Eliade dont nous célébrons cette année le centenaire et dont nous avons placé le nom dans le titre même du présent article. Mais Eliade lui-même a pu être revisité à travers notre trop bref coup d'œil jeté sur les significations métaphysiques de l'œuvre de Théodore Cazaban. Ainsi cet article doit-il être lu aussi dans la perspective des articles consacrés dans ce volume à Eliade.

Pour finir, je reproduis ici un fragment de la lettre de remerciements et de félicitations que Mircea Eliade a envoyée le 10 juillet 1963 à l'auteur de *Parages*, dont nous possédons une copie.

« J'ai lu *Parages*, dès que je l'ai reçu, avec intérêt et plaisir, quoiqu'il soit si éloigné des types classiques du roman, pour lesquels j'ai une certaine faiblesse. Au début, pour te dire la vérité, je ne pensais même pas qu'il allait me plaire. Je pensais (à tort) que tu te trouves un peu sous l'influence d'une de ces vagues qui se disent modernes et qui passeront avant que l'on n'entende bien leur brisure.»^x

Ce qu'il fallait démontrer.

ENDNOTES

- ⁱ Irina Mavrodin, « Théodore Cazaban sau cărțile își au soarta lor », in *Uimire și Poiesis*, Craiova, Ed. Scrisul Românesc, 1999, p. 129.
- ⁱⁱ Theodor Cazaban en dialogue avec Cristian Bădiliță, *Captiv în lumea liberă [captif dans le monde libre]*, avec une postface de Al. Paleologu, Cluj, Echinox, 2002.
- ⁱⁱⁱ *Ibid.*, p. 218.
- ^{iv} Philippe Sollers, *La Divine Comédie*, Entretiens avec Benoît Chantre, Paris, Desclée de Brouwer, 2000, p. 97.
- ^v *Captiv în lumea liberă*, p. 120.
- ^{vi} *Ibid.*, p. 218.
- ^{vii} *Ibid.*, p. 219. Nous soulignons.
- ^{viii} Théodore Cazaban, *Parages*, Paris, Gallimard, 1963, p. 165.
- ^{ix} Théodore Cazaban, *Captiv în lumea liberă*, *op. cit.*, p. 220.
- ^x Notre traduction.